

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 21

Artikel: De temps en temps : chanson
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195551>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

il ne gravissait pas les horribles côtes qui le séparaient de son école de Vennes, ou seulement comment trouver mauvais lorsqu'il n'y arrivait qu'à 2 ou 2 1/2 heures. Or donc, dans cette saison, que pouvait-il enseigner depuis ce moment jusqu'à la nuit ? »

En outre, il n'était pas question pour ces hameaux de bâtiments d'école. Les salles étaient louées à des particuliers et se trouvaient ordinairement fort peu appropriées à cet emploi, témoin le rapport de 1816 sur l'école de *derrière Chez-les-Blanc*, où nous lisons :

« L'école se tient chez la veuve de l'ancien forestier Regamey. Dans le *poêle* de ménage se rendent au moins 45 enfants, il y a un lit et quelques meubles. Cette chambre aurait le plus grand besoin de reblanchir, si la famille qui l'occupe pouvait se loger ailleurs pendant cette réparation. L'école est très souvent troublée et dérangée par la maîtresse et les filles de la maison qui gagnent leur vie à filer dans le poêle, lequel est, en outre, attaché à la grange où l'on bat une grande partie de l'hiver, soit pour la famille Regamey, soit pour les voisins, ensuite que ni le régent, ni les élèves ne peuvent bien souvent s'entendre. »

De temps en temps.

CHANSON

Sur les travers de ce bas monde,
J'entends crier l'homme de bien;
Quand chacun murmure à la ronde,
Je trouve que tout va très bien.
Pourquoi ferions-nous la grimace ?
Pourquoi serions-nous mécontents ?
L'on met souvent des sots en place,
Des gens d'esprit de temps en temps. (bis.)

On prétend, — mais c'est ridicule,
Qu'on ne voit plus de probité,
Que l'on emprunte sans scrupule,
Qu'on ne rend pas l'argent prêt :
C'est faux, je le prouve sans peine,
Car nous voyons des importants
Emprunter toute la semaine
Et rembourser de temps en temps. (bis.)

L'on dénigre le mariage,
Est-il pourtant des nœuds plus doux ?
Le jour où l'on entre en ménage,
Notre femme est un dieu pour nous.
Pendant la première huitaine,
On l'embrasse à tous les instants,
Et puis au bout de la quinzaine
On l'embrasse de temps en temps. (bis.)

Plaideurs qui vous faites la guerre,
Pour qui le bien est un fardeau,
Si vous plaidez pour une terre,
Si vous plaidez pour un château,
Ne craignez pas d'entrer en lice ;
Dans vos projets soyez constants,
Comptez toujours sur la justice :
On nous la rend de temps en temps. (bis.)

On dinâ d'on fin-retou.

On n'amè diéro lè dzeins qu'ont tráo dè toupet ; mà s'ein fottont pas mau ; ne sè coredzont pas po cein, kà la màiti dào teimps cein lào profité à oquie et sàvont bin mi s'ein teri què lè z'auto.

On gaillâ, qu'avâi mé d'apétit què dè mounia, passâvè on dzo dévant on restaurant qu'avâi la cousena per dézo lo plianpi, et coumeint lè fenétrès étiont aovèrtès, l'odeu dào fricot sè cheintâi du que dévant et cein fasâi einviâ à bin dâi dzeins. On a bio ne pas être molési et sè conteintâ, po sè repètrè, dè duè z'assiètà dè soupa avoué cauquies truffès boulaîtès et on bocon dè lard après, s'on cheint 'na boune odeu dè ruti, dè rognons, dè civet à dè bécasse, cein vo fâ tot parâi oquie su lo momeint et on ne renasquerâi pas d'ein fère onna bafraîe.

Stu gaillâ, don, quand cheint cliâi fins boccons, ne put pas lài teni et sè peinsâ ein lîmèmo d'allâ sè goberdzi et sè relètsi lè pottès,

et comptâvè su 'na malice po s'ein teri. L'eintrè tot drâi dein lo pâilo iò on rupavè.

— Dites-vâ! se fe à 'non someiller, pào-t-on avâi tot cein qu'on vâo à rupâ po se n'ardzeint?

— Aloo! repond lo someiller, binsu què oî.

— Eh bin, apportâ-mè tot cein que vo z'âi dè meillâo; y'è einviâ dè me regalâ à o fin.

Adon on montrè à o gaillâ onna petita pancarta iò on avâi marquâ dessus ti lè fins boccons que mitenâvont su lo fû; lo compagnon demandè cein que lài plièsâi lo mi, avoué onna botolhie dè fin boutsi, et hardi! sè met à rupâ et à fifâ que ne sè pas iò l'a pu reduirè tot cé butin.

Quand fut bin repèssu et que coumeintâ à rotâ, ye criè lo someiller, soo 'na pice dè dou francs dè sa catsetta dè gilet et la lài baillè ein desoint :

— Teni! vouâiquie po mon dinâ!

— Coumeint! po voutron dinâ? mà voutron dinâ vo cotè dozè francs. Vo z'âi z'u cossè et cein et dào vin à quatre francs la botolhie; vo redâitès dix francs.

— Dix francs, s'on diablo! vo z'è demandâ se poivo avâi tot cein que volliâvè po me n'ardzeint, vo m'âi de què oî, et ora que vo baillô tot me n'ardzeint, vo n'êtes pas conteint. Vo pâodè allâ vo grattâ!

Lo someiller va criâ lo patron po veni s'expliquâ avoué cé gaillâ què preteindâi être dein son drâi, vu qu'on lài avâi de que poivè avâi tot cein que volliâvè po se n'ardzeint et coumeint n'avâi què dou francs, ne poivè pas mé bailli. Lo patron dut bin sè conteintâ dinsè, kà ve bin que n'avâi rein à fère avoué ce cocardier. Portâ plieinte, cein lài arâi fè dâi frais, et lài bailli onna dèdzalâie ne lài volliâvè pas fère ravâi sè dix francs.

— Eh bin, se lài fâ, quand bin vo n'êtes qu'on farceu que vâo mè teri onna carotta, vo laissez quitto dinsè, mà à condechon que vo z'auli dèman fère lo mème coup dè teimps tsi mon vesin d'ein face.

— Oh ma fai, su bin fatsi, mà n'ia pas moian, vu que l'est li que m'a einvoyi tsi vo!

Un fonctionnaire à sec.

Sous ce titre, M. Henri Second publie dans la *France* le spirituel article qu'on va lire, et qui contient de nombreuses et bonnes vérités. Le travers qu'il critique existe malheureusement un peu partout.

Un journal parisien publiait l'autre jour, et publie peut-être encore, la petite annonce suivante :

« Un haut fonctionnaire du gouvernement demande à emprunter, à un taux raisonnable, une somme de cinq cents francs. Toutes garanties désirables seront accordées au prêteur. »

Voilà de quoi faire réfléchir les quelques millions de Français de tout âge et de tout poil, qui rêvent de devenir fonctionnaires et d'emarger au budget.

Car, on ne l'ignore pas, c'est une faiblesse de notre nation — côté des hommes — de « blaguer » féroce l'administration, tout en s'efforçant d'y entrer. Jusqu'aux femmes qui s'en mêlent, maintenant! On a beau être le peuple le plus spirituel du monde, on n'est pas parfait.

Du haut en bas de l'échelle sociale, chacun, dans notre plaisant pays de France, fait des pieds et des mains pour devenir, non pas quelqu'un, mais quelque chose.

Il y a des journalistes de talent qui quémangent une sous-préfecture. Le moindre avocasson sans cause ou médecin sans malade veut être député, sans compter les « sous-vétérinaires », comme disait Gambetta, abandonnés par les ânes et se rabattant sur les électeurs. Toute vieille ganache d'avoué ou d'huissier retiré des affaires et réclamé par Sainte-Périne, songe au Sénat. Enfin, il n'est pas jusqu'au paysan le plus inculte qui ne se sente capable de devenir au moins garde-champêtre.

Étonnez-vous, après cela, que l'agriculture manque de bras et que, dans les villes même, les ouvriers fassent défaut dans presque toutes les industries.

Le fonctionnarisme, voilà l'ennemi. C'est la pieu-

vre qui nous suce, le cancer qui nous ronge, en absorbant les forces vives de la population, en détournant d'un tas d'occupations utiles et productives des masses d'intelligences et d'activités qui, au lieu de rendre de grands et réels services dans une industrie ou un commerce quelconque, vont grossir, dans quelque bureau, le nombre des non-valeurs, végétant en parasites sur le travail des autres.

On aura beau dire, on aura beau rire, le prestige de « Monsieur l'employé » ne fait que croître et embellir. Il survit à toutes les révolutions. Les rois s'en vont, les empereurs les suivent, les gratte-papier restent. Aussi, tout le monde veut-il en être. Passe encore pour les administrations où l'on porte un semblant d'uniforme. Jusqu'à un certain point, la vocation pour la casquette galonnée peut s'expliquer par l'amour du panache. Mais quand il s'agit de fonctions ne comportant d'autres marques distinctives que les manches de lustrine! Franchement, ne vaudrait-il pas mieux perdre son temps à faire des bonds dans l'eau qu'à user des ronds de cuir avec le bas de son dos?

Car c'est là que notre goût, on peut même dire notre passion pour la bureaucratie devient de moins en moins explicable, — presque toujours M. l'employé est fort mal rétribué. On lui demande peu de travail, mais on ne lui donne presque rien en échange. Peu d'ouvriers, de manoeuvres se contenteraient d'un salaire aussi modique. Et comme il faut que M. l'employé ait toujours une redingote à peu près propre, un chapeau pas trop ciré, des bottines sans solution de continuité, il est permis de se demander comment le pauvre diable parvient à équilibrer un budget où il y a tant de choses dans la colonne des dépenses, et si peu d'argent dans la colonne des recettes.

Aussi notre homme a-t-il beaucoup plus souvent des fonds à sa culotte que dans sa poche, ce qui ne l'empêche pas, du reste, de produire son petit effet dans le monde, pourvu qu'il ait la sage précaution de porter des basques d'habit un peu longues et de ne pas les relever à tout propos.

Cette misère proprement vêtue, l'atroce misère en habit noir, à peine compensée par quelques vaines satisfactions d'amour-propre, nous la soupçonnions, nous la connaissions; des écrivains observateurs l'avaient devinée, étudiée, analysée et publiée. Mais on pouvait croire à des exceptions, à de simples plaisanteries, à des fantaisies sans portée. Nous avons, cette fois, un accusé qui avoue. Hélas! la réalité est encore bien plus cruelle et nous en apprendrions de belles, ou plutôt de laides, si nous pénétrions tout d'un coup, incognito, dans le domicile et le fort intérieur de la plupart de ces infortunés plumeux, tant considérés mais si peu payés. Ceux d'entre eux qui n'ont pas eu le bonheur de posséder un papa ou un oncle rentier sont encore les pires damnés de notre enfer social, et je ne souhaiterais pas leur place à mon ennemi le plus haï.

Pour en revenir à l'annonce ci-dessus, que dites-vous de ce « haut fonctionnaire du gouvernement » qui demande à emprunter cinq cents francs? Pour payer sa blanchisseuse sans doute — on use tant de faux-cols à force de se monter le cou dans les bureaux! Peut-être est-ce un malin qui veut ainsi forcer la main à un gouvernement trop parcimonieux et enlever une augmentation ou une gratification par la crainte du scandale.

Certain professeur de la Faculté de Paris, dégoûté par un caprice ministériel, s'installa bien en face de l'Institut, avec une boîte de décrotteur sur laquelle on pouvait lire :

X**^e, DOCTEUR ES-LETTRES

EX-PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ

Cire les chaussures et fait les commissions.

On parle latin, grec et sanscrit.

Quoi qu'il en soit, notre emprunteur, naïf ou non, est certainement un besogneux, et son lamentable exemple suffirait à me faire sortir de l'administration, si j'avais eu la simplicité d'y entrer.

HENRI SECOND.

La mode et le beau temps.

Il n'y a rien de tel pour rendre l'humeur indulgente que le soleil qui brille et le ciel bleu. Aussi, depuis que les beaux jours sont revenus, nous voyons tout en rose. Nous trouvons charmants les visages qui, à la dernière neige tombée, nous paraissaient moroses; les conversations qui nous agaçaient alors nous amu-